LE MAVVAIS TEMPS PASSE', OV LE MINISTERE DE MAZARIN.

LEs Astrologues sont des lois
Qui meritent bien qu'on les berne,
Mettant vn Signe en chaque mois
Comme vne Enseigne à la Taverne:
Mais s'il m'est permis de penser
Au Regne qui vient de passer,
Sans crainte que l'on me punisse,
Nos Mal-heurs qui furent si lons,
Se sont veus dans leur Ecrevice,
Car tout alloit à reculons.
Themis n'eut plus de son Métier
Les Honnorables Exercices,
L'on la pila dans son Mortier
Avecque toutes ses Epices;
Parmy ces violans excés,
Comme pour faire son procés,
On luy donna des Commissaires
Attachez à leurs interests,
qui pour arrester nos miseres
Ne donnerent iamais d'Arrests.
Ceux qui n'ont des Bonnets quarrez
Qu'afin d'avoir la bource ronde,
Dont les biens ne sont asseurez
Que sur la Pauvreté du monde:

Tous ces Fauteurs de nos debas
Ont connu leur marée au bas,
Qui mettoit à ſec leurs marmites,
Eſtans fachez d'apercevoir
que la guerre ait leurs mains reduites
Dans les *Fins de non recevoir.*
Mais ſortons vn peu du Palais
Pour entrer en la Gallerie,
Où les Vendeuſes de Colets
Ont la Mode pour metayrie:
Leurs yeux faiſans toujours le guet,
Elles afilent leur caquet
Pour avoir de la chalandiſe:
Puis apres d'vn geſte obligeant
Veulent donner leur marchandiſe,
Pourveu qu'on donne de l'argent.
C'eſt-la qu'arrivent les Beautez,
Et que la Bourgeoiſe Coquette
En venant voir les Nouveautez
Marchande plus, qu'elle n'achette:
Son mary qui ne gagne rien,
Ne luy laiſſant pas le moyen
D'avoir tout ce qu'elle demande,
Enfin elle fait vn faux pas,
Et donne pour de la Hollande
Tout le reſte des Païs-bas.
Les dentelles & les rubans,
Les gants de nouvelle fabrique
Sont à cauſe du Mauvais Temps,
Des morte-payes de Boutique:
Les Courtiſans incommodez
N'y vont plus ioüer à trois dez,
Le cornet y ſert de ſaliere:

RBC/NcU

Les Dames n'ont plus leurs Muguets,
Et ſouvent la ſeule pouſſiere
Y fait deployer les paquets.
Ces gros Marchans qui promptemẽt
Sans la Morale & ſans lecture,
Avec vn baton ſeulement,
Faiſoient des actions par meſure:
Par le trafic qu'ils avoient fait,
Avoient mis dedans leur buffet
La Lune & le Soleil à l'ombre:
Mais ils ſe plaignent des abus,
Qui ne leur laiſſent que le nombre,
Qu'il faut payer pour les Tributs.
Nos Soldas ces Eſpris boüillans,
Dont le danger eſt l'heritage,
Font de l'orgueil des Caſtillans,
De la litiere à leur courage:
Mais apres tant de beaux combas
Leur Montre ne ſe montre pas,
Et de leur ſang ſont ſi prodigues,
La faim ſans fin les tourmentant,
Qu'ils font credit de leurs fatigues,
Et ſont tuez argent comptant.
Ces Traittans que i'ay veu coquins,
Maltautiers, Bourreaux de la France,
Anathemes & Publicains,
Pendans-d'oreilles de potence:
Tous ces infames Gabeleurs
Sont cauſe de tous les mal-heurs
Que les François ſouffrent encore:
Car ils gardent ſoigneuſement
La Boëte qu'autrefois Pandore
Leur legua par ſon teſtament.

Ces Partisans d'iniquité,
Dont les sept pechez sont l'image,
Bien qu'ils soient dans l'impunité,
En auront vn triste avantage:
Notre argent leur sera fatal,
Notre bien causera leur mal;
Car ces gens dont la Cour abonde,
Bien qu'ils fassent les entendus,
Seront brulez en l'autre monde,
Faute d'avoir esté pendus.
Les Nobles lassez des travaux
Qu'ils ont soufferts en tãt de guerres,
Estants montez sur leurs cheuaux
Cheminent toujours sur leurs terres:
Vendants leur bien pour se monter,
Sans auoir pû rien profiter;
Leur valeur enfin s'est trompée,
Si bien qu'auec leur qualité,
Le besoin d'argent & l'espée
Pendent toujours à leur costé.
Les Damoiselles cependant
Ayant reconnû leur dommage,
Et que leur bien se va perdant,
Prennent le chemin du mesnage,
Content les œufs & les poulets,
Baptisent le vin des valets,
Et de leur soin laissent des marques;
Puis filent aupres d'vn tison
En depit du fuseau des Parques,
Le bon destin de leur maison.
Ces organes des veritez
Que le S. Esprit leur a dites,
Qui descouurent ses volontez

Dans

Dans les deux Testaments escrites:
Ce grand Corps plein de tant d'esprits
S'est presque veu dans le mespris,
Perdant beaucoup de sa franchise;
Enfin ie ne le puis flatter,
L'on fait crier les Gens d'Eglise.
Au lieu de les faire chanter.

On a traité ce saint Troupeau
D'vne façon presque inhumaine,
Car on veut arracher sa peau,
Apres qu'on a tondu sa laine;
Que si desormais le Clergé
Ne voit son fardeau deschargé,
Qui croist toujours depuis la guerre,
On le peindra facilement
Sans coffre, aussi bien que S. Pierre,
Auecque des clefs seulement.

Auiourd'huy les Beneficiers
Comme entre les mains des Corsaires
Sont pressez par les Officiers,
Les Sergents, & les Commissaires:
Pour vn petit retardement
On les tourmente doublement;
Car vn papier plein de malice,
qui bride quand il est seellé,
Leur fait payer à la Iustice
Bien plus de frais que de salé.

Allons dans les prez & les bois,
Et visitons chaque contrée
Pour apprendre des vilageois
Où sont Celadon & Astrée:
Cette Bergere & son Amant
Trouuerent bien du changement,
quittants les bois & la prairie

Se sont retirez pour leur bien
Au pays de Tapisserie,
Où le peuple ne paye rien.
En ce siecle la pauureté
Pour mieux receuoir ses hommages,
Maiestueuse en saleté
Tient sa Cour dedans les vilages:
Les Laboureurs infortunez
Passent toujours pour les aisnez
Au partage de la misere:
Et comme s'ils estoient cruels
De fendre le sein de leur mere,
Ils sont traitez en criminels.
Les gens de guerre & les Sergens,
Qu'ils craignent plus que le tonnerre,
Ont mis enfin ces pauures gens
Aux Galeres dessus la terre:
Le mal-heur qui les va cherchant,
Tire sur eux à bout touchant,
Sans qu'aucun espoir les soulage;
Et crois que Iob tout le premier
Ioüa iadis leur personnage
Sur le theatre d'vn fumier.
Les Bourgeois dont le petit sens
N'a pas la clef des grandes choses
Qui blasment les evenemens,
Dont il ne connoit pas les causes,
Ne sont pourtant pas sans raison,
Plaignant le bien de leur maison,
Dont on veut épuiser la source;
Il est vray qu'en les affligeant,
Du moins on leur laisse la bourse,
On ne leur oste que l'argent,
Mais quittons ces petits malheurs:

Montons en vn plus haut étage,
Et voyons combien de Seigneurs
Ont eté proche du naufrage:
Le fils d'vn Prevoſt de l'Hoſtel
Leur prepara le coup mortel,
Et par les étranges Maximes
De cet Eſprit tout courbatu,
On a vû la maiſon des crimes
Eſtre celle de la Vertu.
Les Bourreaux dont de tous cotez
Il tenoit les mains occupées,
Mettoient au iour ſes cruautez
Auſſi ſouvent que leurs épées:
Ceux qu'il tuoit par le poiſon,
Voyoient trop tard ſa trahiſon,
On eut dit, qu'il avoit envie,
Alors qu'il les faiſoit perir,
D'emprunter ſeulement leur vie,
Au lieu de les faire mourir.
Il ſe plaiſoit à confeſſer,
Et ne vouloit iamais abſoudre:
Mais en penſant tout renverſer,
Ses deſſeins & luy, ſont en poudre:
Que ſi cet étrange diſcours,
Qu'on fait de ſes ſales amours,
Tient d'vne verité connuë,
Cet homme plein d'ambition
Embraſſoit vne Belle nuë,
Mieux que ne faiſoit Ixion.
Quelques vns ſe ſont empeſchez
Par vne heureuſe coniecture,
que le coup ne les ait touchez,
Et ſe ſont mis hors de meſure:
La Prudence tient vn flambeau,
qui ſert de Soleil au cerveau;

Ainſi quoyque plein d'innocence,
Alcidon fuyant le danger,
A porté la honte de France
Dedans le Païs etranger.
Ces Heros de qui le grand cœur
Eſt tout plein de hautes idées,
que leur naiſſance & leur valeur
Ont toujours cherement gardées:
Ces Diamans dont ce gros Fat
Ne pouvoit empeſcher l'éclat,
Ces Ornemens de nos Provinces
Deplaiſoient au nouveau Palais,
Où les valets faiſant les Princes,
Les Princes faiſoient les valets.
Encore que l'affliction
Soit vne compagne importune,
Vne lache ſoumiſſion
vaut mieux qu'vne illuſtre infortune:
Grands Hommes eſprits Genereux,
que la Vertu fit mal-heureux,
Vne ſaiſon plus agreable
Vous rend votre proſperité:
C'eſt vn mal, d'eſtre miſerable,
C'eſt vn bien, de l'avoir eſté.
Artemiſe par ſa bonté
Promettoit de finir nos troubles,
Elle aima la ſimplicité,
Puiſqu'elle a decrié les Doubles:
Nous prẽdrõs l'Heur à pleines mains,
Le Bon Temps eſt par les chemins:
A la fin quoyque l'on écrive,
Ie penſe qu'il arrivera:
Mais ie le croiray, s'il arrive,
Car maudit ſoit qui ne croira.

FIN.